

# LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 9 ET DIMANCHE 10 FÉVRIER 2013



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

## DANY LAFERRIÈRE

ODILE TREMBLAY

**L'**art du titre exige un doigté que Dany Laferrière maîtrise avec brio depuis l'explosif *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer*. Celui qui s'afficha sur une jaquette comme un écrivain japonais lance cette fois *Journal d'un écrivain en pyjama*, sans fard mais avec son poids de mystère. Sous-titré *Chronique*, ce livre est une série de rubriques inégales: monologues, dialogues avec un lecteur, conseils à des écrivains présents, futurs ou fantasmés, coups de chapeau à ses auteurs préférés, souvenirs glanés à l'enfance, métaphores. Les lecteurs retrouveront au passage l'odeur de l'un ou l'autre de ses romans, celle du café de la grand-mère Ma et le Montréal de l'usine et du premier roman. Nous voici en pays de connaissance. «*Ce monologue qui dure depuis plus de trente ans...*», énonce-t-il. Appelons ça une œuvre. «*J'ai écrit vingt livres.*»

Il est un homme en mouvement, et comment se démêler parmi les nombreuses escales et correspondances ratées qui l'ont mené jusqu'à vous après poireutage dans maints aéroports, où les noms Port-au-Prince et Toronto surnagent? Lui qui aime écrire dans les lieux de passage en profite pour accrocher sa prose au va-et-vient ambiant. Son œil fatigué témoigne pourtant de l'urgent besoin de se poser.

Les gens disent avoir l'impression de le connaître, parce

### Dans la salle des machines

Son *Journal d'un écrivain en pyjama* constitue son art poétique

qu'il écrit au «je», ce moi du narrateur qui n'est ni tout à fait le même ni tout à fait un autre que lui. «*C'est le fondement même de la littérature. Le lecteur doit croire ce qu'on lui propose, sans savoir vraiment comment ça marche.*» Laferrière est aussi un homme public, qui aime prendre la parole sur toutes les tribunes, et s'affiche en cela comme un écrivain contemporain. «*Ça ne fait pas un siècle que l'écrivain entre en scène sans laisser parler son œuvre. J'ai incorporé l'époque en parlant. Mais d'autres, comme Réjean Ducharme, se taisent. Il n'y a pas de règles.*»

**Avant et après**  
Ce prix Médicis 2009 pour *L'énigme du retour*, Laferrière en témoigne dans ce livre et en entrevue: la vie avant, la vie après. «*Tous ces gens qui vous*

*courent après. Surtout que le tremblement de terre à Haïti est survenu dans sa foulée. On me consultait sur tout, sur l'adoption des enfants haïtiens orphelins du séisme. J'étais devenu l'Haïtien de service.*» Plusieurs écrivains paralysent après un gros prix. «*Le pouvoir que ça procure corrompt. Mais on est primé pour un livre qui était déjà écrit. Alors, autant continuer sur cette lancée et garder sa couleur.*» Tout le reste à ses yeux est faiblesse.

Plus que tout, son livre témoigne de l'ascèse de l'écriture. «*Il y a ceux qui plongent et ceux qui ne plongent pas. On doit chercher le cœur des choses, tomber dans l'obsession. Il faut attendre le monstre qui arrive.*»

Le fantôme de Borges, son écrivain d'élection — «*un Sud-Américain avec le flegme anglais*» —, trône ici en majesté,

mais également Voltaire, Kafka, Proust, Truman Capote, Moravia, Philip Roth, etc. «*La meilleure école d'écriture passe par la lecture de grands auteurs. Nos sens sont alors plus aiguisés et le goût se développe*», estime-t-il. Pas question pour lui de taire ses références littéraires sous prétexte que bien des lecteurs ne connaissent pas ces auteurs. «*Sinon, ils disparaîtront de la circulation. Et ce sera pire que tout. Mais 10% des lecteurs peuvent suivre.*»

Ce livre possède des liens avec son précédent *L'art presque perdu de ne rien faire*, chroniques qui abordaient aussi ses amours littéraires. Mais ici, Dany Laferrière cible plus particulièrement un art poétique à travers ces lettres à un jeune poète, façon Laferrière, qui

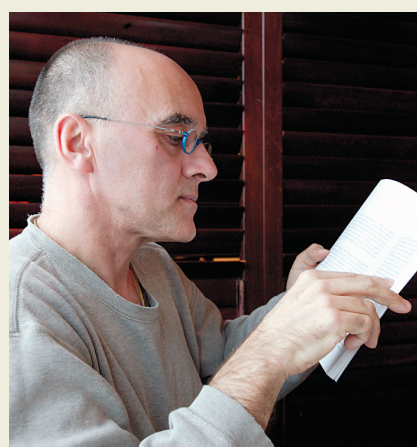
VOIR PAGE F 2 : LAFERRIÈRE



Les livres de Tombouctou **En aparté** Page F 2



Le poids du passé de **Louise Penny** Page F 3



Un livre fort et ambitieux de **Gilles Jobidon** Page F 5



Une bibliothèque sans livres au Texas

Une bibliothèque toute numérique verra le jour à l'automne à San Antonio, au Texas, dans un secteur mal desservi en prêts publics. Elle permettra à ses usagers d'accéder à 10 000 titres par l'un des 25 ordinateurs portables et 25 tablettes sur place, ou encore en empruntant l'une des 150 liseuses disponibles. Sur place, pas de bibliothécaires, mais plutôt des techniciens informatiques et un comptoir à café. L'élu du comté de Bexar derrière le projet — un bibliophile qui bichonne sa collection de quelque 1000 livres en édition originale — fait le pari qu'après l'investissement de départ de 1,5 million de dollars, les coûts seront bien moins élevés que ceux des bibliothèques traditionnelles. Selon le directeur de la bibliothèque de San Antonio, qui dessert la même population que la future «bibliole» au coût de 4 millions par année, la demande pour les livres imprimés demeure importante, et tend même à s'accroître. Rappelons qu'à quelques kilomètres du Texas, en Californie, la communauté de Newport Beach a cherché en 2011 à transformer son réseau de bibliothèques publiques pour en faire des établissements dématérialisés. L'administration municipale a dû toutefois faire machine arrière, devant les protestations exprimées par des citoyens plus attachés au papier du livre qu'à ses aspirations électroniques.

# LIVRES

EN APARTÉ

## Revenir de Tombouctou



JEAN-FRANÇOIS NADEAU

À l'ère de l'informatique, qui est celle de la vitesse, les trous de la mémoire humaine apparaissent de plus en plus inacceptables. Le moindre oubli prend l'allure d'une falaise où l'on bascule tête première dans le néant.

Tout va vite. De plus en plus vite.

Peut-être vais-je encore trop lentement?

L'effet premier de la vitesse, c'est bien la distraction, dans tous les sens du mot.

Ces jours-ci, j'oublie mes clés. J'oublie le nom d'un ancien confrère. Puis, j'oublie le titre d'un roman que j'aime et d'un essai que je viens de lire. Je n'arrête pas d'oublier.

En voilà plus qu'assez pour croire que mon cerveau se ratatine. L'alzheimer, déjà? Suis-je en voie de devenir caduc en cette ère où règne la vitesse?

Longtemps éditeur à l'enseigne du Bien Public à Trois-Rivières, le poète Clément Marchand aura 101 ans cette année. À un questionnaire de la revue *Liberté*, il répondait ceci: «On évalue le degré de caducité auquel on est parvenu au nombre d'heures passées à chercher des documents qui disparaissent. Il vient un temps où la mémoire surchargée perd les clés qui permettraient de retrouver les indispensables points de repère sans lesquels tout système de classement tombe fatalement dans la confusion la plus complète. Toute ma vie j'ai essayé de maîtriser cette fatalité, mais sans y parvenir.»

Au fil de lectures qui s'accumulent, je cherche de plus en plus souvent les références à des textes dont je garde mémoire de moins en moins.

Ainsi, pendant des jours, je me suis torturé les neurones pour me rappeler où j'avais bien pu lire le formidable récit d'un aventurier du XIX<sup>e</sup> siècle qui, totalement submergé par ses fantasmes, tenait à voir la ville

de Tombouctou, cette gloire de l'Afrique placée depuis des siècles sous les verrous de l'inconscience de l'Occident.

Nous sommes au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Pour satisfaire sa curiosité, cet homme se résout au pire. Il apprend l'arabe, puis se déguise pour affronter la poussière autant que les opposants locaux.

Revêtu de son identité inventée, rien ne lui semble trop risqué pour connaître de ses yeux le ravissement de cette ville devenue au fil des siècles objet de désir. Après bien des détours, il finit par rallier sa destination en 1828. Cet homme est le premier à parcourir la route dangereuse de Tombouctou, à toucher au but, à en revenir vivant et à publier ses mémoires.

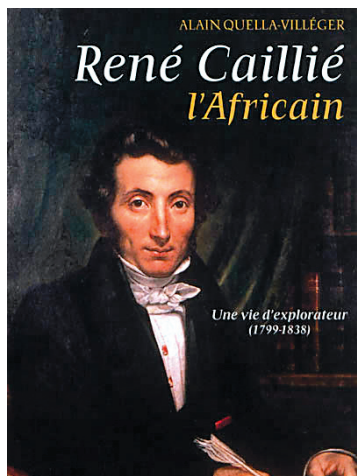
Déception totale. Tombouctou n'est que maisons basses mal construites, amas de terre, vastes plaines de sable. Une triste vision qui permet au moins d'éprouver un fait irréfutuable: l'aventure loge dans le déplacement plus que dans sa destination.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, Tombouctou n'est plus depuis longtemps que l'ombre de l'ombre de ce qu'elle a été au temps de sa splendeur. *Les manuscrits de Tombouctou*, un beau livre de Jean-Michel Djian, nous le rappelle en même temps qu'il donne un nom au souvenir que j'ai des récits de cet explorateur: René Caillié.

Sait-on que les Touaregs furent parmi les premiers peuples à maîtriser l'écriture? L'alphabet *tiginagh*, utilisé par eux jusqu'à ce jour, remonterait à la fin du néolithique, c'est-à-dire aux environs de 3000 avant le début de l'ère chrétienne.

Les livres manuscrits issus de cette culture sont souvent très beaux. Djian nous les montre. Ils traitent de tout: principes de gouvernement, administration, droit, science, médecine, etc.

Depuis 2009, des chercheurs français et des bibliothécaires de Tombouctou avaient entrepris de numériser ces trésors du patrimoine mondial. Leurs travaux ont été interrompus à la suite



des avancées des intégristes islamistes.

Selon une dépêche, la Bibliothèque nationale de France estime entre 100 000 et 900 000 titres le nombre d'ouvrages rares qu'il resterait à numériser au Mali.

Aussi bien dire qu'on ne sait rien encore de la richesse de ce pays.

### Grande Noirceur: la suite

Faut-il prendre au sérieux l'Institut économique de Montréal et ses amis libertariens, ceux-là qui fredonnent gaiement la même ritournelle qu'au village de Nathalie Elgably-Lévy du *Journal de Montréal*? Patrick Poirier se le demande dans le dernier numéro de *Spirale* en revenant sur le débat du «prix unique» pour le livre.

Poirier répond à un des membres de l'Institut, Vincent Geloso, lequel est parti tambour battant porter le fer contre cette politique au



LES MANUSCRITS DE TOMBOUCTOU, SECRETS, MYTHES ET RÉALITÉS. Le contenu d'une malle sortie d'une bibliothèque familiale à Tombouctou, photo tirée du livre *Les manuscrits de Tombouctou, secrets, mythes et réalités*, écrit par Jean-Michel Djian.

nom de son idéal du «libre marché».

Poirier écrit: «Qualifier l'expérience française du prix unique du livre d'«échec» demande déjà une certaine dose de culot; en parler comme d'un «échec retentissant», cela témoigne ou bien d'une ignorance crasse de la situation de l'édition en France et de impacts positifs de la loi Lang, ou bien d'une atterrante, mauvaise foi qui confine dangereusement au mensonge.» Et Poirier de citer un volumineux rapport d'évaluation remis au ministère français responsable de la loi qui établit précisément le contraire de ce que Geloso avance.

Voici qu'après nous avoir annoncé le 15 janvier que «la Grande Noirceur a favorisé un développement plus rapide du Québec que la Révolution tranquille», l'Institut économique de Montréal, par la voix de Vincent Geloso et Youri Chassin, nous annonce cette semaine que la mise en place d'une nouvelle politique du livre serait rien de moins que catastrophique au Québec puisqu'elle augmenterait globalement le prix des livres et qu'il y aurait soudain moins de lecteurs.

Bien vissés sur leurs ressorts idéologiques de justiciers du libre marché, ces

deux-là posent en la matière les balises d'une bêtise sophistiquée fondée sur des approximations.

Réponse des membres de la «Table de concertation du livre»: les chiffres utilisés par le duo sont faux. L'Institut «arrive à des conclusions fausses parce que ses auteurs appliquent des théories spéculatives sur des données erronées».

En d'autres mots, ils se désolent de l'épaisse légèreté qui tient ici lieu d'étude autant que de pensée.

### Roulé?

Je ne connais pas Eric Sabbag, un Québécois que *La Presse* présente comme un grand amateur de vélo.

Ce monsieur vient d'annoncer par la bouche d'un procureur sa ferme intention de poursuivre Lance Armstrong.

Il accuse le cycliste d'avoir menti dans deux autobiographies. Pourquoi s'arrêter en si bon chemin? Il reproche aussi aux éditeurs d'avoir laissé le champion déchu écrire qu'il ne se dopait pas.

Bref, il reproche à Lance Armstrong d'avoir dit des âneries et aux éditeurs de les avoir publiées.

Bon, bon, bon. Si monsieur Sabbag ou ses amis pensent qu'auteurs et éditeurs méritent d'être poursuivis chaque fois qu'ils avancent n'importe quoi, il est sans doute possible d'établir tout de suite à leur bénéfice de longues listes, de quoi les occuper en cour jusqu'à la fin de leurs jours.

Et puis, l'Institut économique de Montréal a peut-être une étude toute prête là-dessus. À vérifier.

[jfnadeau@ledevoir.com](mailto:jfnadeau@ledevoir.com)

**RENÉ CAILLIE, L'AFRICAIN**  
UNE VIE D'EXPLORATEUR  
Alain Quella-Villéger  
Éditions Auberion  
Anglet, 2012, 336 pages

**LES MANUSCRITS DE TOMBOUCTOU**  
SECRETS, MYTHES ET RÉALITÉS  
Jean-Michel Djian  
Éditions JC Lattès  
Paris, 2012, 184 pages

## LAFERRIÈRE

SUITE DE LA PAGE F 1

n'évitent pas complètement le piège sentencieux. Dany a hésité avant de s'y frotter.

Il rappelle pourtant que les peintres apprentis vont voir les toiles de maîtres, et partagent ainsi leur intimité. «C'est une façon de communiquer. Je ne prétends pas être un maître, mais j'ai du métier et tant de jeunes écrivains me demandent des conseils. Après ça, ils n'auront qu'à me lire et j'aurai congé pédagogique...»

Petit, il se sentait plus impressionné par les magiciens qui manquent leur truc que par la magie elle-même. La mécanique l'inspire. «J'apporte ici une description de la litté-

ture, vue d'en bas, de la salle de machines. En même temps, je me méfie de l'expérience. La grâce des débuts est plus belle. Ensuite, on doit travailler longtemps pour la retrouver. L'expérience apporte quand même une modestie. Les jeunes écrivains refusent de faire des poignées de porte. Ils inventent. Ils agacent. Mes conseils peuvent aider seulement ceux qui ont du talent. Rien d'important ne s'enseigne, après tout.»

### Art poétique

Dans son *Art poétique*, Verlaine conseillait aux écrivains «de la musique avant toute chose». Dany dit de même, en précisant: «Le rythme plus l'émotion égale la musique.» Il rappelle que si, du temps de Balzac, les descriptions pouvaient être longues et touffues,

aujourd'hui, avec la télé, les nouvelles technologies qui offrent leur poids d'images, mieux vaut sauter à l'essentiel, éviter le trop-plein d'adjectifs aussi. «Balzac devait inventer la télé et le regard. Quant à Proust, il devait mettre en scène l'intimité de l'image.»

Dans un intéressant volet, l'écrivain fait la différence entre le monologue français et le dialogue américain. «Les Américains ont le sens du concret. Ils font du cinéma de bruit et de fureur. Les Français absorbent et digèrent à travers une voix unique. Leur sens de l'harmonie s'oppose au rythme américain. En France, on voit l'écrivain et l'impact d'un prix dure plus longtemps qu'en Amérique, où l'idée de l'œuvre existe peu. Le livre de l'un y chasse le livre de l'autre.»

Dany remarque que le désir d'écrire pour donner la parole aux sans-voix, moteur du Martiniquais Aimé Césaire, s'est effrit. «Il avait un rapport avec l'idéologie communiste. J'ai une réticence face à cette conception du monde, même si un grand auteur comme Césaire pouvait en tirer des perles.»

Être un écrivain haïtien né sous une dictature a forcé Dany Laferrière à se poser la question du politique dans l'œuvre. «Il existe d'autres voies qui passent par ce que nous vivons. En écrivant mon premier roman, j'ai fait un choix radical: ne pas écrire une seule fois le nom Haïti, mais remplacer la bataille contre la dictature par le sexe. Je préfère stimuler la jeunesse que lui apporter le pouvoir.»

Il l'avoue toutefois: «Je vais de moins en moins vers le roman.» Lui qui va bientôt passer trois mois en Suisse prévoit d'aborder dans son prochain livre ses voyages et le goût de l'errance. L'exil est aussi un pays.

## POLAR

# Mourir, la belle affaire

SUZANNE GIGUÈRE

Le monde de la littérature noire et policière a maintenant sa place pleine et entière en littérature contemporaine. Et il est vaste: thrillers, romans noirs, enquêtes sur fond historique, drames psychologiques. L'Argentin Gastón Sironi inscrit les quatorze nouvelles de *Noirs horizons* dans ses marges. Son recueil de nouvelles partagé en deux parties (*Noirs* et *Horizons*) est une peinture quasi métaphysique d'une humanité terrassée par le mal et de l'expression des pulsions les plus violentes que l'être humain puisse abriter dans ses entrailles. L'auteur nous entraîne dans les bas-fonds de Buenos Aires et de Córdoba. Des tueurs à gages professionnels minables, grotesques, burlesques, sinistres, sont responsables de crimes sanglants, raciaux ou commandités. Trahison, manipulation psychologique, vengeance passionnelle, corrup-

tion et règlement de comptes, la mort ne louvoie pas. Dans un style bref et direct, Gastón Sironi parvient en quelques mots à rendre le lecteur en prise directe avec la brutalité invraisemblable des personnages et des scènes.

Les nouvelles de la deuxième partie montrent un univers tout aussi tordu. Les hommes et les femmes sont tous près de (ou dans) la folie, des feuilles portées par le vent, des êtres tristes, victimes d'un quotidien dont personne ne sort indemne. Dans ces récits où le rêve et la réalité s'entremêlent, Gastón Sironi explore les thèmes de l'amitié, de la solitude, de la recherche de l'amour.

Malgré le portrait assez sinistre que dresse l'écrivain argentin de ses semblables, les nouvelles de *Noirs horizons* sont teintées d'une étrange beauté, un peu à l'image des tableaux d'Edvard Munch. Entre l'ondulation de la mort et de la douleur, de la lumière et

de l'ombre, il y a malgré tout la vie, à laquelle s'attache le langage pour en tirer un sens ou une musique, et ce, au cœur même d'une noirceur qui perdure, comme si le noir était une couleur.

Que dire de l'écriture quand elle aborde des rivages aussi sombres? Les nouvelles de *Noirs horizons* suscitent aussi curieusement, parfois, une douceur indicible, un bercement insondable. Une descente vertigineuse dans les noirceurs de l'âme humaine, oui. Mais pour faire contre-poids à la violence et à la fatalité, Gastón Sironi fait tout sauter à coup d'humour... noir.

Collaboratrice  
Le Devoir

**NOIRS HORIZONS**  
Gastón Sironi  
Traduit de l'espagnol  
(Argentine)  
par Antoine-Olivier Raymond  
L'Instant même  
Québec, 2012, 76 pages

LES FEMMES DE DROITE andrea dworkin

Un classique percutant du féminisme radical américain, enfin traduit en français

Préface de Christine Delphy | Postface de Frédéric Gagnon | Une traduction de Martin Dufresne et Michele Briand

les éditions du remue-ménage  
www.editions-rm.ca

Alternatives

CONSTRUIRE ENSEMBLE

un monde différent

Pour nous appuyer :  
www.alternatives.ca • 514.982.6606

## LITTÉRATURE

POÉSIE

Fernand Ouellette,  
l'admirable

HUGUES CORRIVEAU

À plus de 82 ans, Fernand Ouellette publie encore et toujours des livres remarquables de tendresse et de pertinence, ouverts sur l'essentiel, portés par une exaltation vivifiante des qualités morales et mystiques de l'existence. Le voici, confie-t-il sans amertume, *À l'extrême du temps*, vers lequel il va. Pendant deux ans, de 2010 à 2012, le poète a écrit près de 340 poèmes, sans inféoder son projet de quelque façon à un journal poétique. Bien au contraire, avec une visée toujours aussi haute de texte en texte, il saisit la profondeur de la parole et l'essence même de son désir de vérité, d'absolu, consubstantiel pour lui à l'acte de vivre. Sa quête des valeurs ne s'épuise pas.

«L'esprit à l'aveugle va / Parmi des rochers empanachés / De brumes. / L'angoisse aggrave son errance, / Maintient des ouvertures / Pour le grand œuvre du silence. / N'importe, le cœur, / En des temps / Encore généreux de lendemains / Reste en vigilance, / Assimile les fragments de misères / Envoyés de l'aube / Tout au long du trajet, / Avec une sérénité / Dévisageant la mort», écrit-il dans *Rochers*. Toute la signification du recueil tient dans ce poème qui affronte l'inéluctable, les ultimes frontières.

Les lumières d'aurore continuent de fasciner le poète, elles le remettent en vie, l'assurent de sa présence renouvelée dans le jour naissant, dans la conscience d'être là, pour assouvir sa quête. Les sens à vif rassurent, contraignent la durée à persister. Car la lassitude menace dans le noir de l'âme, contre laquelle il faut se battre ; et Fernand Ouellette, guetteur d'au-delà, l'affirme dans *L'oppressif* : «L'âme / Demeure parfaitement réceptive / Des scintillations, de l'abondance. / Ainsi s'atténue l'oppressif. / S'éloigne avec le vent / L'agitation des pensées vaines.»

On est trop souvent porté à croire Fernand Ouellette perdu dans des sphères éthérées, alors qu'une très grande sensualité préside aussi à sa poésie. Tant les matières naturelles que les êtres vivants

éveillent en lui des évocations luxuriantes et charnelles. Un érotisme épique sourd de cette voix qui ne craint pas de rameuter les pulsions élémentaires. On vient ici aux beautés du monde avec le corps, ouvert à l'écoute devant l'éblouissement des êtres et des choses.

Et c'est un combat quotidien que ce bonheur auquel aspire Fernand Ouellette, une tension constante entre le dépressif et l'expressif afin de maintenir la vie à hauteur de corps et d'âme. Chose rare, voici une poésie obstinément optimiste qui, sans renoncer à dire le noir, convoite les éclats d'oiseaux solaires comme ceux d'un dieu toujours proche du poète.

La mort s'annonce, mais le poète persiste, vigilant, saisit tout, présent, mémoire, avenir immédiat, tout. Sagesse prodigieuse, optimisme irréductible, «Patience, rassemblement», dit-il dans *Survivance*, «En nous ce qui a déjà franchi l'intemporel, / Garde la présence irradiante / De l'or, des élans d'esprit qui résistent, / Survivent à la panique des mots.»

J'aime cette poésie au plus près de l'émotion vive qui donne à penser, toujours, que la vie vaut, que l'avenir est, que les possibles ne sont jamais éphémères. J'aime ces confidences murmurées du poète qui, sans bruit, se donne : «Là-bas où l'éternité / Reste à vivre, / Avec un cœur à jamais vermeil, / Mes pas ne laisseront aucune empreinte, / Tel l'oiseau traverse l'éther / Sans marquer sa trace. / J'habiterai un pur ovale / Que de rares peintres ont entrevu, / Sans pensées mourantes, / Sans ressentiments, / Absolument dépouillé / De l'éphémère, des interdits, / Absolument étonné / Par la gravitation de l'Amour, / Par la durée du soleil / Dont les yeux ne se détachent, / Ni l'être, / Sans noircir... / Ici, allant avec le risque de l'espérance.»

Collaborateur  
Le Devoir

À L'EXTRÊME DU TEMPS  
POÈMES 2010-2012  
Fernand Ouellette  
L'Hexagone  
Montréal, 2013, 384 pages

## Le poids du passé



DANIELLE LAURIN

Pourquoi devrait-on lire Louise Penny? Parce que cette journaliste anglophone native de Toronto et établie au Québec réinvente à sa façon le polar, tout en respectant les règles de l'art? C'est un bon point de départ.

Mais c'est un début de réponse, seulement. Ce qui caractérise sa série policière *Armand Gamache enquête*, traduite dans une vingtaine de pays et couverte de prix, c'est qu'elle se passe au Québec, aujourd'hui, et fait se côtoyer anglophones et francophones. On pénètre dans les deux communautés à la fois. On les voit vivre de l'intérieur. Et bien sûr, on sent les tensions, parfois, entre les deux.

Autre richesse de cette série, dont le premier volet fait l'objet d'une adaptation télé qu'on devrait voir à l'automne sur les ondes de CBC et de Radio-Canada : on assiste à toutes sortes de considérations sur le genre humain, au-delà des différences. On se penche sur les liens qui nous unissent aux autres : amour, amitié, envie, haine... On plonge dans un monde où la rationalité, la logique n'expliquent pas tout ; derrière les agissements de chacun : des sentiments mêlés, contradictoires. Même quand il s'agit de héros.

Autres particularités : la place accordée à la poésie, la touche d'humour qui fait sourire au tournant, les excentricités de certains personnages. Et les petits riens du quotidien mis en valeur...

Enfin, comme dans tout bon polar, on est captivé. Par les intrigues, les rebondissements, les enquêtes qui suivent leur cours. Mais sans que ce soit une fin en soi. Etranglement, Louise Penny écrit des polars réconfortants.

Maintenant : pourquoi faudrait-il lire le sixième volet de sa série, celui qui vient tout juste d'être traduit en français, *Enterrez-vos morts*? Parce que c'est le meilleur jusqu'ici, tout simplement. Le plus profond, le plus dense, le plus habile.

Cette fois, l'action se situe en grande partie en dehors du

petit village imaginaire de Three Pines, dans les Cantons-de-l'Est. Même si on y revient. On revient sur une enquête effectuée par l'inspecteur-chef de la Sûreté du Québec, Armand Gamache, dans le roman précédent de la série : *Révélation brutale*.

Un coupable avait pourtant été arrêté, jugé, écroué, concernant le meurtre d'un vieil ermite dont le corps avait été retrouvé dans le bistro du village, lieu de rencontre des habitués, la plupart issus de la communauté anglophone. Mais Gamache doute, tout à coup : si quelque chose lui avait échappé?

Ce n'est qu'un aspect de l'intrigue... le moins convaincant à vrai dire : un peu trop tarabiscoté comme dénouement, même si on prend plaisir à retrouver la petite communauté du village. Au fait, ce n'est pas Gamache lui-même qui rouvre l'enquête : il dépêche sur les lieux son second, Beauvoir. Qui n'a pas des rapports aussi cordiaux que son supérieur avec les Anglo de l'endroit.

Difficulté supplémentaire : Beauvoir doit travailler dans l'ombre, officieusement. Il est of-

Louise Penny montre à quel point la défaite de Montcalm sur les plaines d'Abraham demeure une plaie ouverte. Et elle nous fait remonter jusqu'à Samuel de Champlain.

ficiellement en congé de maladie, tout comme Gamache. C'est la deuxième trame du roman.

Les deux enquêteurs ont été victimes d'une terrible tuerie, qui s'est passée plusieurs semaines auparavant, dont on ne sait rien : on va apprendre au compte-gouttes les dessous de cette affaire d'attentat terroriste où des policiers sont morts. Et ce n'est qu'à la toute fin qu'on mettra les pièces du casse-tête ensemble.

Quand le roman commence, Gamache est à Québec, ville qu'il affectionne tout particulièrement et, on s'en doute, l'auteur tout autant : son roman peut se lire en grande partie comme un hommage à cette ville qu'elle a habitée durant deux ans, au Vieux-Québec en particulier.

Gamache le Montréalais fait de longues marches avec son chien, découvre les charmes de l'endroit en plein hiver. Il a besoin de respirer, de faire le point. Il s'est réfugié chez son vieil ami, ex-patron et mentor, en qui il a une confiance absolue.

Il récupère tant bien que



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Louise Penny

mal physiquement, mais il demeure hanté par la tuerie. Il se sent responsable de la mort de certains de ses hommes. Il revient la scène constamment dans sa tête, met le doigt où, selon lui, il a fait des erreurs.

Si le personnage nous est toujours apparu comme un homme affable, un grand humaniste, jamais il ne nous a paru si vulnérable. Obsédé par l'idée de sa culpabilité, Gamache est incapable de se réconcilier avec lui-même, avec le passé récent. Il est incapable d'enterrer ses morts. C'est là un des aspects qui pourrait faire

référence au titre du roman. Mais il y a plus, bien plus. Il y a la troisième trame, qui s'enchevêtre continuellement aux deux autres. Elle fait référence à l'histoire du Québec. Elle montre à quel point la défaite de Montcalm sur les plaines d'Abraham demeure une plaie ouverte. Et elle nous fait remonter jusqu'à Samuel de Champlain.

Comment Louise Penny s'y prend-elle? Elle campe un meurtre dans la cave d'une vénérable institution anglophone sise dans le Vieux-Québec. Une bibliothèque, tenue par une poignée d'anglophones vieillissants qui se sont donné pour mission de conserver la mémoire de leurs ancêtres

dans cette ville fondée par Champlain et conquise par les Anglais, cette ville où ils sont minoritaires, et peut-être condamnés à s'éteindre, où ils vivent, en tout cas, en retrait, dans l'indifférence des francophones, et où ils cherchent leur place. Voilà pour le portrait général.

Or, il se trouve que l'homme retrouvé mort dans la cave de cette bibliothèque est un francophone. Un francophone obsédé par Champlain. Toute sa vie, quitte à être considéré comme un bouffon, il a cherché à localiser l'endroit où Champlain a été enterré, endroit qui demeure, aux yeux de tous, un mystère depuis 400 ans.

Mais tout indique que cet archéologue amateur a été tué parce qu'il croyait avoir enfin trouvé ce qu'il cherchait... ici même, dans la cave de l'institution anglophone où on l'a assassiné à coups de pelle.

Fâcheuse situation, n'est-ce pas? «Les Québécois s'étaient représenté Champlain comme le Sauveur. Et l'homme qui voulait le faire ressusciter était mort. Assassiné par les Anglais — selon la presse à sensation, qui pouvaient bien, aussi, cacher le corps de Champlain.»

Gamache, bien sûr, va se mêler de l'enquête. Officieusement. Une enquête qui le conduira nécessairement à revisiter l'histoire du Québec. Voilà comment Louise Penny s'y prend pour déterrer le passé, pour faire résonner le passé dans le présent. Et pour rendre compte des tensions, mais aussi des liens, entre les communautés anglophone et francophone d'hier et d'aujourd'hui.

Le meurtre de l'archéologue, somme toute, est un prétexte. Tout comme le mystère concernant la sépulture de Champlain. Mais ce sont des prétextes en or. Pour montrer à quel point, en effet, il est difficile d'enterrer nos morts.

ENTERREZ VOS MORTS

Louise Penny  
Traduit de l'anglais (Canada)  
par Claire Chaballier  
et Louise Chaballier  
Flammarion Québec  
Montréal, 2013, 464 pages

## Point de bascule

SUZANNE GIGUÈRE

«Il ne vous est jamais arrivé de quitter quelqu'un, offrant toutes les apparences de la joie de vivre, et d'apprendre ensuite qu'immédiatement après votre séparation ce quelqu'un s'est brûlé la cervelle ou jeté sous le métro, poussé par une force intérieure irrésistible? Est-ce qu'on peut savoir ce qui se passe vraiment dans l'esprit d'un être humain? Est-ce que l'intéressé lui-même sait ce qui se passe dans son propre crâne? Une dépression brusque, un accès soudain d'explicite cafard, une perte temporaire des facultés mentales... et voilà! Est-ce que vous n'avez pas eu à connaître de tels exemples?» Léo Malet.

Pendant des années, Sergio Kokis a observé la nature humaine tant dans la vie qu'en clinique comme psychologue. un large écho contemporain. Comme toujours chez Kokis, les histoires s'enchaînent d'elles-mêmes, en tourbillons. Les nouvelles suivantes décrivent des situations d'isolement extrême où l'esprit de personnes fragiles présente de graves manifestations d'angoisse ou de peur irrationnelle dont l'intensité frôle la folie, ce qui les mène à commettre des gestes désespérés. Dans *Stabat mater*, un professeur ne se résout pas à faire le deuil de la femme qu'il a aimée; dans *Incidents au phare Evangelista*, des marins coincés dans un phare de la Terre de Feu vivent en



NICOLAS KOKIS

Pendant des années, Sergio Kokis a observé la nature humaine tant dans la vie qu'en clinique comme psychologue.

lytiques. Ses fidèles lecteurs retrouveront la verve rageuse de l'écrivain qui depuis vingt ans et vingt livres exprime quelques opinions tranchées (l'écriture et ses simulacres, la «pâturage abrutissant» des médias, les tabous religieux et moraux) et éprouve manifestement un grand plaisir à nous le faire savoir. Kokis demeure un conteur formidable à l'imaginaire débordant. Il nous enjôle avec sa verve luxuriante, son esprit radical, aussi drôle que cynique, ses dialogues animés et joyeux, acides et satiriques, ses scènes burlesques, son aspect libertin et désespéré, sa gaieté noire.

C'est très rafraîchissant de lire un écrivain aussi passionné, qui n'oublie jamais de faire un clin d'œil à ses lecteurs : «La lecture est un acte amoureux; le lecteur doit d'abord fréquenter le texte avec la totalité de ses sens et de son monde imaginaire. Voilà pourquoi il n'existe pas de livre qui soit absolument bon pour tous les lecteurs.» (*La page blanche*).

Collaboratrice  
Le Devoir

CULS-DE-SAC  
Sergio Kokis  
Lévesque éditeur  
collection «Révélation»  
Montréal, 2013, 250 pages

Gaspard LE DEVOIR  
PALMARÈS  
Du 28 janvier au 3 février 2013

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSENTÉ (NB DE SEMAINES)
<b>Romans québécois</b>		
1	La fiancée américaine	Éric Dupont/ Marchand de feuilles 2/14
2	Enterrez vos morts	Louise Penny/Flammarion Québec 1/4
3	Ce qui se passe au Mexique reste au Mexique!	Amélie Dubois/Éditeurs réunis 3/13
4	L'Orphéon. Quinze minutes	Patrick Senécal/VLB 4/2
5	La dernière saison • Tome 3 Les enfants de Jeanne	Louise Tremblay-D'Essiembre/Guy Saint-Jean 5/12
6	L'histoire de Pi	Yann Martel/XYZ 6/15
7	Au bord de la rivière • Tome 4 Constant	Michel David/Hurtubise 7/12
8	Euchariste Moisan	Denys Arcand/Leméac -/1
9	Lorsque le cœur est sombre	Gilles Archambault/Boréal 8/2
10	L'Orphéon. Coïts	Véronique Marcotte/VLB 9/2
<b>Romans étrangers</b>		
1	Cinquante nuances plus sombres • Tome 2	E. L. James/Lattès 1/4
2	Cinquante nuances de Grey • Tome 1	E. L. James/Lattès 2/18
3	La vérité sur l'affaire Harry Quebert	Joël Dicker/Fallos/Âge d'homme 3/7
4	Les enquêtes du département V • Tome 3 Délivrance	Jussi Adler-Olsen/Albin Michel -/1
5	Dévoile-moi	Sylvia Day/Flammarion Québec 4/6
6	Le siècle • Tome 2 L'hiver du monde	Ken Follet/Robert Laffont 5/15
7	La liste de mes envies	Grégoire Delacour/Lattès 6/3
8	Le prisonnier du ciel	Carlos Ruiz Zafón/Robert Laffont 7/12
9	La faille souterraine, et autres enquêtes	Henning Mankell/Seuil 8/13
10	Une place à prendre	J. K. Rowling/Grasset 9/19
<b>Essais québécois</b>		
1	Fâché noir. Chroniques	Stéphane Dompierre/Québec Amérique -/1
2	La juste part	David Robichaud/ Patrick Turmel/Atelier 10 1/2
3	Carré argent	Michel Brûlé/Michel Brûlé -/1
4	Gouvernance. Le management totalitaire	Alain Deneault/Lux 5/3
5	L'état du Québec 2012	Collectif/Boréal 3/2
6	Chers voisins. Ce qu'on ne connaît pas de l'Ontario	Jean-Louis Roy/Stanké -/1
7	Fin de cycle. Aux origines du malaise politique québécois	Mathieu Bock-Côté/Boréal -/1
8	De quoi le Québec a-t-il besoin en éducation?	J. Barbe/ M.-F. Bazzo/ V. Marissal/Leméac 4/13
9	L'éducation en péril	Collectif/Fides -/1
10	Histoire intellectuelle de l'indépendantisme québécois • Tome 2	Collectif/VLB -/1
<b>Essais étrangers</b>		
1	La guérison du monde	Frédéric Lenoir/Fayard -/1
2	Le livre du temps	Adam Hart-Davis/Broquet 4/12
3	Les moissons du futur. Comment l'agroécologie...	Marie-Monique Robin/Stanké -/1
4	Critique de la violence	Walter Benjamin/Payot -/1
5	Les lois fondamentales de la stupidité humaine	Carlo M. Cipolla/PUF -/1
6	Peut-on encore sauver l'Église?	Hans Küng/Seuil -/1
7	L'empire de l'illusion	Chris Hedges/Lux 1/2
8	La cassure. L'état du monde 2013	Collectif/La Découverte 6/13
9	Trois Américaines à Paris. J. Kennedy, S. Sontag, A. Davis	Alice Yaeger Kaplan/Gallimard -/1
10	Les femmes et la droite	Andrea Dworkin/Remue-ménage 5/2

La BTFL (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 215 points de vente. La BTFL reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard. © BTFL, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

## LITTÉRATURE

## LA VITRINE



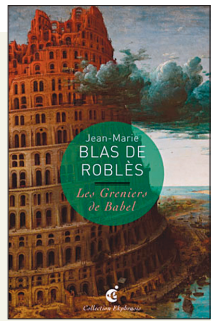
## ESSAI OU BEAU LIVRE

LIVRES QUÉBÉCOIS  
REMARQUABLES  
DU XX<sup>e</sup> SIÈCLE

Sous la direction de Claude Corbo  
Presses de l'Université du  
Québec/BAnQ  
Québec, 2012, 308 pages

Que peuvent bien avoir en commun *La chasse-galerie* et *autres légendes* d'Honoré Beaugrand (1900), *Coffin était innocent* de Jacques Hébert (1958) et le dictionnaire thématique *Visuel* de Jean Claude-Corbeil (1986)? Rien, assurément, quant à leur contenu, mais beaucoup si l'on considère qu'ils ont tous marqué, malgré leur disparité, un moment important de l'édition québécoise. Ainsi le livre de Jacques Hébert aux éditions de l'Homme (imprimé sur papier journal et vendu 1\$) inaugure-t-il l'ère des dossiers chocs diffusés à grande échelle. Claude Corbo, ex-recteur de l'UQAM, et ses collaborateurs ont sélectionné une vingtaine d'ouvrages devenus des « trésors culturels » en raison soit de leurs caractéristiques matérielles (qualité du papier, typographie, illustrations, présentation soignée), soit de leur caractère novateur. Superbement illustré, l'album *Livres remarquables du XX<sup>e</sup> siècle* se révèle original dans sa conception, en plus d'être attrayant et diablement instructif.

Paul Bennett



## BEAU LIVRE

## LES GRENIERS DE BABEL

Jean-Marie Blas de Roblès  
Invenit  
2012, 75 pages

À l'occasion d'une exposition consacrée par le Musée des beaux-arts de Lille au paysage flamand et de l'ouverture du Musée du Louvre-Lens, la collection « Ekphrasis » des éditions Invenit lance deux ouvrages comportant chacun une nouvelle consacrée à une grande toile. L'un, intitulé *Les greniers de Babel*, par Jean-Marie Blas de Roblès, est inspiré par *La tour de Babel* de Brueghel. L'autre, intitulé *Mademoiselle Liberté*, de Michel Quint, d'après *La Liberté guidant le peuple* de Delacroix, met en scène les passions débridées du mythe révolutionnaire. Le livre de Blas de Roblès est truffé d'inscriptions relevées parmi les hiéroglyphes égyptiens et autres pictogrammes. C'est une méditation, un parcours dans les murs d'écriture et un ajout personnel de cet écrivain aussi talentueux que lettré. Une fiction et une interrogation soutenues pour un grand bonheur de lecture illustrée. Quint, quant à lui, se promène dans le romantisme. Ce Lillois est manifestement inspiré par Delacroix, qui savait retenir Hugo autant que Baudelaire. On plonge avec lui dans le théâtre de l'Histoire et on en ressort galvanisé comme par un texte de Michelet, prêtant à l'icône de l'insurrection populaire le noble rôle de renverser le tyran et de ne jamais coucher la dignité citoyenne au pied des chefs qui ne la représentaient pas.

Guylaine Massoutre



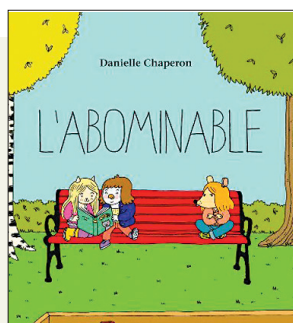
## JEUNESSE

NE ME REGARDE  
PAS SUR CE TON

Élyse Poudrier  
Québec Amérique  
Montréal, 2012, 368 pages

Peu de romans québécois explorent la vie étudiante cégépienne. Les romans pour ados, en général, se déroulent au secondaire et certains romans pour adultes adoptent le point de vue de profs de cégep, mais les cégépiens eux-mêmes sont rarement au cœur des œuvres. De là l'intérêt de ce roman jeunesse d'Élyse Poudrier, une écrivaine de 29 ans, raconté du point de vue de Laure Tousignant, étudiante en littérature dans un établissement du centre-ville de Montréal. La jeune fille a une famille correcte, des amis, un emploi potable et aime son domaine d'étude, mais ne va pas bien, sans savoir pourquoi. Une vieille dame rencontrée par hasard, les messages d'un mystérieux admirateur et, oui, ses lectures et ses travaux scolaires lui permettront d'émerger lentement de ce brouillard. Même s'il n'évite pas toujours les clichés psychologisants et le manque d'éclat stylistique, ce bouquin, parce qu'il montre que la culture peut irriguer l'univers des cégépiens, se lit agréablement.

Louis Cornellier



## JEUNESSE

## L'ABOMINABLE

Texte: Danielle Chaperon  
Illustrations: Iris  
La Courte Échelle  
2013, 40 pages

L'illustratrice Iris, mieux connue comme bédéiste, fait son entrée en littérature jeunesse. Pas trop loin de l'esprit du phylactère, elle prête son trait un peu impertinent à *L'abominable*, une histoire d'amitié à deux — Clara au minois de souris et petit chaton Anabelle — bouleversée par un troisième larron — l'abominable Juliette, au bec d'oiseau. La complexité du texte, signé Danielle Chaperon, et du dessin tarde un peu à s'installer, mais le style d'Iris finit par dynamiser le récit et aide surtout à désamorcer le petit drame si profondément lié à l'enfance. Intense quand il survient — et Iris s'en donne à cœur joie dans les plans diaboliques de Clara pour supprimer Juliette —, mais aussitôt oublié une fois le triangle amoureux bien scellé.

Frédérique Doyon

## LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

## Le testament d'Yvon Rivard

CHRISTIAN DESMEULES

Il y a toujours quelque chose d'un peu tragique — pesons nos mots — quand un professeur d'exception prend sa retraite. Pour ceux-là, plus rares qu'on ne le croit, l'enseignement représente souvent plus qu'un emploi, plus qu'une position ou qu'un salaire. Et c'est un guide, un modèle, un explorateur, une sorte de chaman, c'est un peu tout cela à la fois qui disparaît chaque fois.

Il n'y a rien d'étonnant à ce qu'Yvon Rivard, retraité de l'enseignement universitaire depuis quelques années, ait été très vite assailli de questions et de fournis dans les jambes. Romancier célèbre (*Le milieu du jour*, *Le siècle de Jeanne*), essayiste de premier plan (*Le bout cassé de tous les chemins*), il a enseigné durant 35 ans la littérature à McGill — en particulier la création littéraire.

Dans *Aimer, enseigner*, un essai qui, selon ses propres mots, constitue « une sorte de testament », Yvon Rivard commence par s'étonner de cette nouvelle vie et se demande, du même souffle, s'il pourra jamais cesser vraiment d'être professeur. C'est un tunnel dans lequel s'engouffrent aussitôt d'autres questions. Pourquoi avoir choisi d'enseigner la littérature? Qu'est-ce qu'un professeur? Comment aimer ses étudiants?

Car, pour lui, la littérature est toujours politique et métaphysique. Et la moindre réflexion que l'on articule autour d'elle et en elle prend la forme d'une déclaration d'éthique: « J'écris pour être fidèle à ce drôle de savoir que j'ai tiré de la littérature, qui mêle tout, le fond et la forme, le vide et l'être, le cœur et la pensée, l'homme et la nature. »

Mais *Aimer, enseigner* est avant tout une charge frontale et sensible contre le « piratage sexuel ». Celui auquel se livrent notamment — pour demeurer sur le terrain de la littérature — certains personnages de profs d'université sensibles à la chair fraîche de leurs étu-



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Yvon Rivard a enseigné durant 35 ans la littérature à McGill — en particulier la création littéraire.

diantes. Le David Lurie du *Disgrâce* de J. M. Coetzee. David Kepesh, le « grand propagandiste de la baise », dans *La bête qui meurt* de Philip Roth. Le Rémi du *Déclin de l'Empire américain* et des *Invasions barbares* (plus près de chez nous, mais au cinéma). In-

**Aimer, enseigner est avant tout une charge frontale et sensible contre le « piratage sexuel »**

dignes représentants, aux yeux de l'essayiste, de la culture hédoniste et esthétisante qui domine depuis plus de cinquante ans.

Dans chacun des cas que convoque Yvon Rivard, « la grande affaire pour le professeur a été de garder une distance non pas entre lui et l'élève mais bien entre l'amour et le sexe ». Sans nier la part nécessaire de séduction qui est à l'œuvre dans l'enseignement, il pose cette question: l'acte

sexuel est-il bien la seule façon d'« obéir à Éros »?

« Quand j'entends tous ces professeurs de désir, écrit-il, tous ces fossoyeurs du désir, pleurer sur les ruines (de la culture, de l'éducation, de la pensée, de l'art) dont ils sont aussi responsables, je ne peux m'empêcher de rapprocher leur « concupiscence » de la cupidité qui provoque la faillite de toutes les institutions, financières ou autres. »

Ceux qui sont familiers de son œuvre d'essayiste retrouveront ici sans surprise quelques-unes des passions fixes d'Yvon Rivard: Virginia Woolf, Peter Handke, Gabrielle Roy, Vadeboncoeur. Un essai qui pourra être lu en parallèle, de façon éclairante, avec *L'amour des maîtres* de Mélissa Grégoire (roman par ailleurs édité il y a deux ans, tiens donc, sous la direction d'Yvon Rivard chez Leméac, et qui lui était en partie dédié).

On « n'enseigne pas ce que l'on sait ou ce que l'on croit savoir: on n'enseigne et on ne peut enseigner que ce que l'on est », disait Jean Jaurès. Pour Yvon Rivard, dans la même veine, le professeur n'est pas quelqu'un qui sait beaucoup de choses, mais celui « qui a payé le prix de ce qu'il sait ».

Collaborateur  
Le Devoir

## AIMER, ENSEIGNER

Yvon Rivard  
Boréal, coll. « Liberté grande »  
Montréal, 2012, 208 pages

\* Le dimanche 10 février, Yvon Rivard se livrera à compter de 9h30 dans un entretien, à l'invitation de la Compagnie des philosophes. L'événement a lieu à la Maison Gisèle-Auprix-St-Germain, salle Sainte-Élisabeth, 150, rue Grant, Vieux-Longueuil. Pour plus d'information: [www.cdesphilosophes.org](http://www.cdesphilosophes.org)

## L'enfer comme si vous y étiez

GILLES ARCHAMBAULT

Joyce Carol Oates est à la tête d'une œuvre tellement abondante qu'on ne sait pas par quel bout l'aborder. Bon an mal an, elle produit au moins un roman ou un recueil de nouvelles. Ce qui ne l'empêche en rien de publier des poèmes, de tenir son journal, de jouer du piano et d'avoir eu une carrière d'universitaire respectée. Une telle activité débordante attire l'attention sur une œuvre très tôt signalée comme importante. Depuis quelques années, à chaque automne, son nom est avancé pour le Nobel. Elle a, aux États-Unis, ses zéloteurs et ses détracteurs. Alors que les premiers célèbrent la puissance de son imaginaire, les seconds lui reprochent en règle générale une absence de rigueur.

*Petit oiseau du ciel* est un roman copieux dont la lecture prend une bonne trentaine d'heures. Son intrigue, à n'en pas douter, est celle d'un roman de gare, jamais très loin du mélodrame. Comme souvent, Joyce Carol Oates recrée dès les premières pages l'atmosphère d'une petite ville de province, dans un coin de l'État de New York particulièrement désolant. Sparta est un lieu imaginaire qui n'a rien pour faire rêver. On y boit de la bière et du whisky à tire-larigot, on y ingurgite du fast-food, on court la gueuse dans des motels plus minables que de raison.

Krista n'a pas tout à fait quitté le monde de l'enfance. Le dimanche, elle accompagne son père, Edward Diehl. Raffolant de crème glacée, elle aime bien Zoe Kruller qui, au stand où on la conduit immanquablement, lui sert des portions généreuses et qui, de plus, est avec elle pleine d'attentions. Zoe a une voix dont la raucité



KENZO TRIBOUILLARD AGENCE FRANCE-PRESSE

*Petit oiseau du ciel*, de Joyce Carol Oates un roman copieux dont la lecture prend une bonne trentaine d'heures.

sexy attire les hommes. En week-end, elle se produit au sein d'un petit groupe de musique blue grass. Ce que Krista ne peut pas savoir, c'est que son père a une liaison avec Zoe.

## Le drame

Arrive le drame. Zoe est retrouvée morte, sauvagement assassinée. Les autorités policières soupçonnent Edward Diehl, sans parvenir à le coincer vraiment. Il y a aussi Delray, le mari de Zoe dont elle est séparée et qui a juré devant témoins de se venger. Là encore, absence de preuves. La ville de Sparta est divisée en deux clans, ceux qui croient en la culpabilité de Diehl et ceux qui voudraient plutôt incriminer Delray. On ne parle que de ce meurtre dans Sparta; le journal local, la radio, la télévision en font leurs choux gras.

Le lecteur est donc en présence d'un dilemme. Qui est le véritable meurtrier?

Krista exonère son père. Dans la première partie du roman, c'est elle qui nous fait la relation des événements. La deuxième partie, rédigée à la troisième personne, nous donne la version des choses par le fils de Delray, Aaron. Il faut savoir que Delray est de sang mêlé et que, dans Sparta, les Amérindiens sont tenus pour des êtres infréquentables. La troisième partie du roman se déroule plusieurs années plus tard. Devenue aide juridique, Krista retrouve Aaron pour qui elle a toujours eu une fascination. Dans la plus pure tradition du roman populaire, Krista et Aaron connaîtront les effluves de la passion à la faveur d'une nuitée dans un motel. Aaron est un amoureux doué. Mais, toute conquise qu'elle est, Krista abandonnera son amant en milieu de nuit pour fuir en auto.

L'ennui pour moi, avec Joyce Carol Oates, viendrait de ce qu'elle ne peut résister

au désir de tirer profit de ses moyens. Qu'ils soient très grands ne fait pas l'ombre d'un doute. Toutefois, le lecteur que je suis demanderait grâce parfois. Je me trouverais un peu dans la situation d'un homme en présence d'une personne à la trop grande facoconde. On en viendrait à souhaiter un peu de retenue. Madame Oates, serais-je tenté de dire, n'écrivez pas cette scène en longueur, épargnez-nous la suivante, laissez-nous imaginer un peu, ne faites pas tout le travail.

Quant à l'aspect mélo du roman, il est omniprésent. Les personnages ne font pas dans la dentelle, leurs aventures se déroulent dans un monde de violence qui finit par lasser. Ce qu'on accepte chez Flannery O'Connor, par exemple, devient par la force de la répétition simple étalage complaisant. On souhaiterait échapper à un climat trop uniment oppressant, on voudrait que la vie ne soit pas aussi médiocre, que certains des personnages, parfois, ne soient pas si brutaux. Que le parcours d'un personnage donné ne s'accompagne pas forcément de beuveries et de défonce à l'héroïne ne nous déplairait pas non plus.

Il n'est pas impossible que je sois injuste à propos de ce roman. Il me paraît complaisant par endroits, itératif, naïf par certains détails, mais je comprends aisément que, par sa générosité, sa virtuosité, il puisse plaire. Une fois de plus, je n'aurai pas su voir.

Collaborateur  
Le Devoir

## PETIT OISEAU DU CIEL

Joyce Carol Oates  
Traduit de l'anglais (américain) par Claude Seban  
Éditions Philippe Rey  
Paris, 2012, 539 pages

## LIVRES

## L'adieu au père

Le droit de mourir assisté dignement existe en Suisse, rappelle la romancière Emmanuèle Bernheim

La romancière Emmanuèle Bernheim, Prix Femina pour *Sa femme* et scénariste pour François Ozon, Claire Denis, Michel Houellebecq ou Thierry Jousse, publie un récit troublant. Son père, hémiplegique, décide de se suicider, mais il ne peut le faire seul. Or, en Suisse, ce que la loi française n'autorise pas s'appelle «l'autodétermination». Récit poignant.

GUYLAINE MASSOUTRE

Le droit de mourir assisté dignement existe en Suisse; encore faut-il savoir ce qu'on entend par euthanasie, par désespoir et par intolérance d'un malade incurable et handicapé. En Belgique, aux Pays-Bas, au Canada, dans certains États américains ou ailleurs, on tolère que certains gestes humanitaires soient posés en phase terminale. De là à en raconter le scénario véritable... Supposons que le moment soit venu où les opinions s'entendent sur l'acceptable.

*Tout s'est bien passé*, d'Emmanuèle Bernheim, est un livre bouleversant sur cette question. Comme dans *Rien ne s'oppose à la nuit*, de Delphine de Vigan, devenu best-seller, on y lit les tourments causés aux familles par les épreuves de la maladie mor-

telle. Mais cette fois-ci, consentir à la volonté d'un père de hâter sa fin de vie, c'est agir. La situation devient douloureuse et romanesque, le libre arbitre paternel y menant tragiquement le bal.

C'était il y a trois ans. André Bernheim est connu dans le milieu de l'art contemporain; victime d'un AVC, le voici paralysé à jamais. Or, à 88 ans, hospitalisé, il conserve un caractère entier: il presse ses filles de l'aider à mourir, et elles acceptent. L'écrivaine restitue les faits en détail, gestes et paroles, dissensions, émotions, sentiments, petits et grands incidents comme empêchements moraux. Seule la volonté d'André ne fléchit pas.

**Les paradoxes de la volonté**

Tout cela fait réfléchir. Ce

tyran malheureux impose sa loi du lit où il est cloué. À charge pour ses deux filles d'organiser les choses! Pensez l'émotion, les tergiversations, les défaillances. Les médecins sont tenus à l'écart du plan, mais famille et amis sont commis aux adieux. Le secret filtre. Même affaibli, le malade vit intensément, à condition de voir la fin de son calvaire: son suicide, «médicalement» assisté, à Berne s'accorde avec son éthique.

La famille se resserre autour de la décision. Dans le livre, les noms sont donnés, et on n'y cache ni les doutes ni les obstacles. Sous la vérité, la fermeté du but s'allie au suspense, en phrases courtes et sèches, et le livre tombe à pic, du côté d'un comité, formé pour conseiller le législateur dans ce débat de société.

Le cas pèsera-t-il, comme au temps de l'avortement ou maintenant pour le mariage gai? Les mœurs évoluent, et ces deux sœurs, avec leurs gens de loi, se donnent les moyens de réaliser ce projet aussi digne que fou. Parfois elles rient avec leur père. Mais le passé ne revient pas. Qu'on

mette en question ces personnalités, l'égoïsme du père, la lâcheté des uns ou le courage des autres, l'action sensée de la police n'est pas ici l'obstacle. Qu'on examine la chaîne de solidarité humaine qui permet ce voyage improbable d'un grand malade conscient. Les opinions divergent. Comment les choses ont été en Suisse, on n'en sait que le titre: *Tout s'est bien passé*.

Emmanuèle Bernheim raconte avec minutie, sobriété, puissance. Elle transmet ses émotions contenues. La parole se libère, sur l'idée qu'on se fait d'une digne fin de vie. Bruno Bettelheim, Freud aussi, pourtant médecins, refusèrent la déchéance, eux qui avaient tant milité pour la vie. Déchoir physiquement et souffrir psychiquement, est-ce cela que nous voulons pour nous-mêmes et pour ceux que nous aimons?

Collaboratrice  
*Le Devoir*

**TOUT S'EST BIEN PASSÉ**

Emmanuèle Bernheim  
Gallimard  
Paris, 2013, 206 pages



SOURCE GALLIMARD

La romancière et scénariste française Emmanuèle Bernheim

## LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

## Faire feu de tout bois

CHRISTIAN DESMEULES

Les angles morts de l'Histoire sont une riche matière première pour la littérature. Ce qu'on ne sait pas, ce qu'on devine, ce qui s'est peut-être passé. Développer une note en bas de page, gratter un parchemin, remplir les marges d'une page trop connue: le procédé a fait le bonheur de plus d'un romancier.

C'est la voie qu'emprunte Gilles Jobidon avec *Combustio*,

un roman ambitieux servi par une écriture forte. Lauréat des prix Robert-Cliche, Ringuet et Anne-Hébert pour son premier roman, *La route des petits matins* (2003), il a par la suite publié coup sur coup deux autres romans (*L'âme frère* et *Morphoses*), ainsi qu'un recueil de nouvelles (*D'ailleurs*). Des œuvres qui sont très différentes les unes des autres et qui relèvent sans aucun doute d'une éthique élevée de l'écriture, si on veut,

à laquelle ce nouveau titre — malgré ses défauts — ne fait pas exception.

Jane Dix, à la fin des années 1990, est une jeune archéologue britannique au chômage après que les fouilles auxquelles elle participait dans un pays de l'Amérique du Sud eurent tourné au cauchemar. Une amie du peintre Francis Bacon (mort en 1992), qui dirige le département des cas extraordinaires de la Lloyd's, à Londres, l'engage pour élucider le mystère entourant le tableau manquant d'un triptyque anonyme consacré au Grand Incendie de Londres de 1666.

C'est un point de départ suffisant à l'auteur de *Combustio* pour faire feu de tout bois: la vie de Francis Bacon, l'histoire du Grand Incendie de Londres, les origines des assurances. Ou encore: la vie du peintre Georges de La Tour, le souvenir d'une communauté amish singulière, un phare incendié sur la côte est américaine, les débuts de la Croix-Rouge, la trajectoire du cirque «le plus important du monde», l'étrange destin de l'inventeur du pyrophone (un «orgue à feu»), une herbe mythique qui s'enflamme, une peintre polonaise et un amnésique de génie. Secrets d'initiés, affabulations, artefacts, le roman reprend tout cela à son propre compte.

Mêlant donc habilement l'imaginaire et le factuel, la grande histoire et la petite, Gilles Jobidon passe ainsi d'un sujet à l'autre et parvient avec un certain brio, il est vrai, à imbriquer entre elles toutes ces différentes histoires. Mais il reste (il y a un hic) qu'on est saisi assez tôt dans le roman par une impression de didactisme dont il sera difficile en-

suite de se défaire. Le lecteur a droit à une série d'exposés «magistraux» et détaillés sur une série de sujets qui habitent tantôt le cœur tantôt les marges du roman.

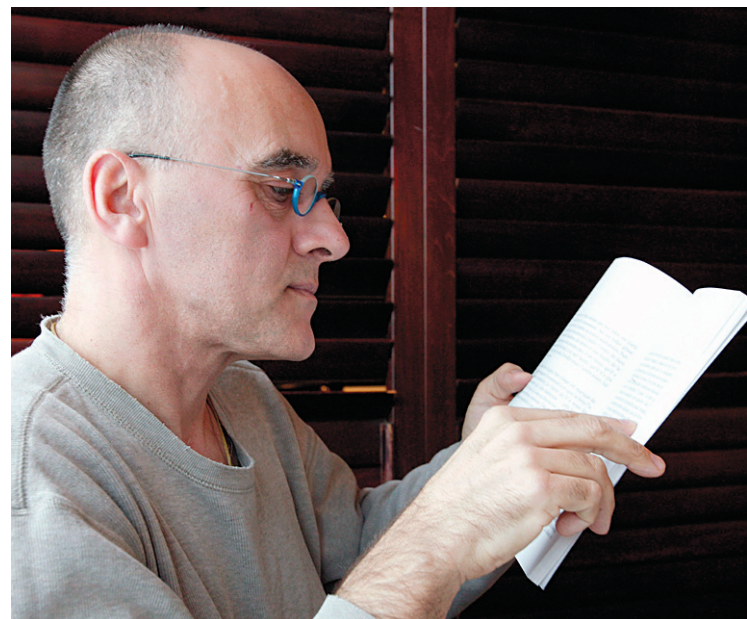
Ce lourd badigeon qui recouvre *Combustio*, appliqué par des narrateurs qui détiennent un savoir et une éloquence proprement invraisemblables, finit malheureuse-

ment par agacer. Un curieux choix de narration qui, il faut s'en désoler, affaiblit considérablement la portée du roman.

Collaborateur  
*Le Devoir*

**COMBUSTIO**

Gilles Jobidon  
Leméac  
Montréal, 2012, 320 pages



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Gilles Jobidon livre, avec *Combustio*, un roman ambitieux servi par une écriture forte.Œuvres complètes d'Anne Hébert  
I. Poésie

Édition établie par Nathalie Watteyne

suivi de

Dialogue sur la traduction à propos du Tombeau des rois

Édition établie par Patricia Godbout



Anne Hébert © Archives de l'Université de Sherbrooke



Les œuvres complètes d'Anne Hébert en édition critique sont réunies en cinq tomes, à paraître en 2013 et 2014, dans la prestigieuse collection «Bibliothèque du Nouveau Monde»

- I • Poésie
- II • Romans (1958-1970)
- III • Romans (1975-1982)
- IV • Romans (1988-1999)
- V • Théâtre, nouvelles et proses diverses

On trouvera les diverses variantes et réécritures sur [www.pum.montreal.ca](http://www.pum.montreal.ca)

Les Presses de l'Université de Montréal

Université de Montréal

PRIX DES LECTEURS  
RADIO-CANADA 2013

pour une littérature franco-canadienne



RADIO TÉLÉVISION INTERNET

PASSIONNÉ  
DE LECTURE ?

VOUS POURRIEZ DEVENIR  
MEMBRE DU JURY  
DU PRIX DES LECTEURS,  
ÉDITION 2013.

Bryan Perro  
Président d'honneur

INSCRIVEZ-VOUS D'ICI LE 1<sup>ER</sup> MARS À  
[Radio-Canada.ca/prixdeslecteurs](http://Radio-Canada.ca/prixdeslecteurs)



FESTIVAL

LE DEVOIR



# ESSAIS

## Les derniers mots de Christian Lamontagne



LOUIS CORNELIER

**J**e n'ai jamais eu beaucoup d'atomes crochus avec le journaliste et intellectuel Christian Lamontagne. L'homme, pourtant, était indépendantiste, ouvert d'esprit et plutôt de gauche. Cofondateur, en 1977, de la revue *Le Temps fou*, qui a contribué à la naissance du magazine féministe *La Vie en rose*, Lamontagne peut aussi être considéré comme un des pionniers du mouvement écologiste québécois. J'aurais donc dû le trouver sympathique. Mes réserves à son endroit ne tiennent pas à ces éléments.

J'ai connu Lamontagne, non pas personnellement mais comme auteur, dans les années 1990, à l'époque de mes premières participations au débat public. Il dirigeait alors le magazine *Guide Ressources*, la référence québécoise en matière de médecine douce, de thérapies dites « alternatives » et de pensée inspirée par le courant du Nouvel Âge. Mon rejet rationaliste de toutes ces tendances, que je considérais, et que je considère toujours, comme irrationnelles, voire foireuses, m'a mené à quelques passes d'armes avec Lamontagne. En 1994, par exemple, j'avais provoqué son ire en m'attaquant, de façon très polémique il est vrai, aux idées douteuses colportées par le *Guide Ressources*. Le syncrétisme professé par Lamontagne et sa critique spiritualisante du rationalisme moderne m'en faisaient un adversaire idéologique.

Malgré tout, je respectais l'intellectuel engagé dans le débat public, le chercheur de sens sincère, le journaliste dynamique, notamment fondateur, en 1998, du site Internet Réseau Proteus, qui deviendra Passeportsanté.net, un populaire site d'information sur la santé, racheté par un groupe français en 2011. Quand les éditions Liber, où il avait publié, en 2010, *Responsabilité, liberté et création. Réflexions pour une éthique contemporaine*, ont annoncé, début janvier, la parution d'un nouvel



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Christian Lamontagne a constaté que, depuis 1995, « l'idée de l'indépendance politique du Québec n'est plus en mesure de susciter l'allégeance et la mobilisation de la population québécoise ».

essai de Christian Lamontagne portant sur la question nationale et la laïcité, j'ai demandé ce livre avec l'intention d'en faire une lecture honnête.

### La mort comme compagne

Or, triste surprise, Christian Lamontagne est mort prématurément, à l'âge de 63 ans, le 9 janvier dernier. Le journaliste, je l'ai appris à ce moment, était aux prises avec un cancer depuis son enfance. C'est donc à titre posthume qu'est publié, ces jours-ci, *Nation et laïcité. Perspectives sur un monde qui change*, une série de courts essais suivis, en fin d'ouvrage, de *N'être rien*, une sorte de très bref testament spirituel.

« La mort, écrit Lamontagne dans ces pages ultimes, est une vieille compagne. [...] A cause du cancer qui s'est manifesté dans mon organisme dès l'enfance, je ne peux jamais l'ignorer quand elle me souffle à l'oreille : "Que regretteras-tu quand je viendrai te chercher ?" Notre vie durant, continue-t-il, nous sommes animés par un sain désir de réalisation personnelle, mais, à l'heure du départ, « la vraie réalisation est celle d'accepter de disparaître et d'en être parfaitement heureux ». Lamontagne, qui ne croyait pas « que l'existence personnelle survive d'une quelconque façon à la mort », serait, s'il faut en croire un message transmis à ses

proches en décembre dernier, parti en paix.

De 2009 à 2012, il a rédigé un blogue dans lequel il réfléchissait à la question nationale québécoise et aux enjeux liés à la laïcité. Ce sont ces textes que regroupe cet ouvrage. On y retrouve, à chaque page, le style et la méthode de l'intellectuel curieux et non dogmatique qu'était Lamontagne. Critique du rationalisme occidental moderne qu'il trouvait trop rigide et coupable « d'avoir évacué la spiritualité au profit du discours des sciences de la matière, comme s'il était le seul qui soit légitime et valide », Lamontagne est un essayiste qui cherche, qui soupèse les options et qui refuse l'esprit de système.

Lamontagne est devenu indépendantiste à l'âge de 14 ans, c'est-à-dire dès qu'il a été capable de penser par lui-même, précise-t-il. Depuis 1995, toutefois, il constate que « l'idée de l'indépendance politique du Québec n'est plus en mesure de susciter l'allégeance et la mobilisation de la population québécoise ». S'il s'en désolé un peu, il refuse de s'enfermer dans le désespoir ou la pensée magique. « L'indépendance politique du Québec, écrit-il, n'a jamais été, pour moi, qu'un moyen pour créer les conditions d'une société juste, inclusive, dynamique, respectueuse de tous les gens qui en sont membres et capable de leur permettre les rêves collec-

tifs nécessaires à leur épanouissement personnel. »

### Une pensée paradoxale

À partir de ce principe, Lamontagne développe une pensée plutôt paradoxale. Il affirme, d'une part, que « la souveraineté n'apparaît pas comme une condition nécessaire et essentielle pour faire face aux défis actuels et futurs », mais il soutient, par ailleurs, qu'il n'y a rien à attendre d'un nationalisme d'accommodement avec le Canada, tout en suggérant des négociations avec Ottawa pour rapatrier des pouvoirs, et il continue en suggérant que la nécessité de la souveraineté apparaîtra si la preuve est faite que le Québec ne peut « atteindre des objectifs stratégiques majeurs, dans ses domaines de compétence, à cause d'obstacles situés à Ottawa ». Vous êtes un peu confus? C'est normal, parce que Lamontagne, en fait, a une position constitutionnelle qui se situe quelque part entre l'autonomisme caquiste et la gouvernance souverainiste péquiste, deux positions elles-mêmes plutôt nébuleuses.

Dans le débat sur la laïcité, Lamontagne, sans le dire en ces mots, est un partisan d'une sorte de laïcité ouverte, qui s'accompagne toutefois d'une conception évolutionniste des « stades de développement de la conscience humaine ». Ainsi, selon lui, l'intégrisme religieux relèverait de la pensée mythique, le laïcisme radical relèverait de la pensée moderne et tous deux devraient faire place aux points de vue postmoderne ou « transrationnel » qui, d'après ma compréhension, sont une autre manière de nommer la laïcité ouverte.

La pensée généreuse mais tâtonnante de Christian Lamontagne cultive, malgré elle, le flou et nous laisse malheureusement avec un sentiment d'insatisfaction.

[louisco@sympatico.ca](mailto:louisco@sympatico.ca)

**NATION ET LAÏCITÉ**  
PERSPECTIVES SUR  
UN MONDE QUI CHANGE  
Suivi de **N'ÊTRE RIEN**  
Christian Lamontagne  
Liber  
Montréal, 2013, 140 pages

## La démocratie trahie par l'élection

MICHEL LAPIERRE

**N**otre printemps érable s'est fait au nom de la démocratie, sa répression par le gouvernement libéral aussi. Le mot « démocratie » est sur toutes les lèvres. Jadis, ce fut loin d'être le cas. Dans *Démocratie. Histoire politique d'un mot. Aux États-Unis et en France*, le politologue Francis Dupuis-Déri explique que les fondateurs des républiques modernes condamnaient l'idée de démocratie « une tyrannie des pauvres »!

Dans le milieu intellectuel québécois, son livre vient à point nommé. Même si la réflexion de Dupuis-Déri ne traite pas des vues de son collègue Marc Chevrier sur le thème d'une république élitiste, elle en est la contrepartie. Autant les jugements de celui-ci se rattachent à la droite, autant la pensée de celui-là s'inspire de la gauche la plus authentique.

Signifiant dans la Grèce antique « le pouvoir du peu-

« Une poignée seulement de politiciens élus détiennent le pouvoir, même s'ils prétendent l'exercer au nom du peuple souverain »

ple », si imparfait fût-il à Athènes, la démocratie, observe Dupuis-Déri, se confond, au XVIII<sup>e</sup> siècle, avec le désordre populaire aux yeux des élites américaine et française championnes du républicanisme. Grâce à de nombreuses sources, rarement exploitées, le politologue réussit à nous convaincre que ces gens influents la réhabilitent « vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, mais en lui attribuant un sens nouveau ».

La démocratie perd de son esprit en s'assimilant au régime représentatif, c'est-à-dire électoral, qui va jusqu'à dégénérer en électoralisme, en clientélisme. Dupuis-Déri précise un fait qui crée les yeux mais que l'on oublie par lassitude : « Une poignée seulement de politiciens élus détiennent le pouvoir, même s'ils prétendent l'exercer au nom du peuple souverain. »

Aux États-Unis, avant 1830 environ, les tenants du régime représentatif, comme James Madison, stigmatisaient la démocratie. En France, avant la



EMILIE TOURNEVACHE UQAM  
Le politologue Francis Dupuis-Déri

révolution de 1848, les républicains semblables, tel Emmanuel Joseph Sieyès, n'agissaient pas autrement.

Mais, après ces dates respectives, des hommes politiques américains, à la suite d'Andrew Jackson, et français, à l'instar de Léon Gambetta, se réclamèrent de la démocra-

tie pour, selon les termes narquois mais criants de vérité de l'essayiste, « accroître leur pouvoir de séduction en période électorale ».

Pourtant, les Européens, comme le rappelle Dupuis-Déri en s'appuyant sur des écrits des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, « ont été en contact avec des sociétés amérindiennes fonctionnant selon des principes démocratiques » dans des assemblées populaires plus proches de la recherche du consensus que de la démagogie. Fasciné par cet « état de nature », Rousseau vit dans la démocratie directe un « gouvernement si parfait » qui « ne convient pas à des hommes » mais à des « dieux ».

Il écrit encore : « A l'instant qu'un peuple se donne des représentants, il n'est plus libre. » Tributaire de celle du grand utopiste, la forte réflexion de Dupuis-Déri sur la démocratie mène à une dissection de la nature humaine.

Collaborateur  
Le Devoir

**DÉMOCRATIE**  
HISTOIRE POLITIQUE D'UN MOT  
AUX ÉTATS-UNIS ET EN FRANCE  
Francis Dupuis-Déri  
Lux  
Montréal, 2013, 456 pages

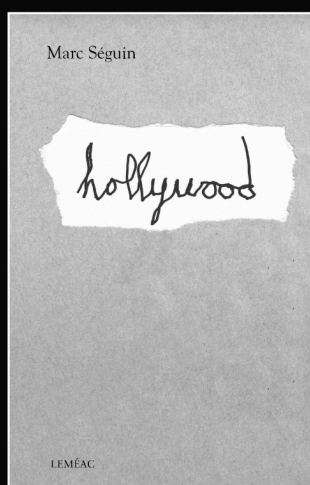
FINALISTES AUX

Prix des libraires du Québec 2013

LEMÉAC

Société de développement des entreprises culturelles  
Québec

514 524-5558 lemeac@lemeac.com

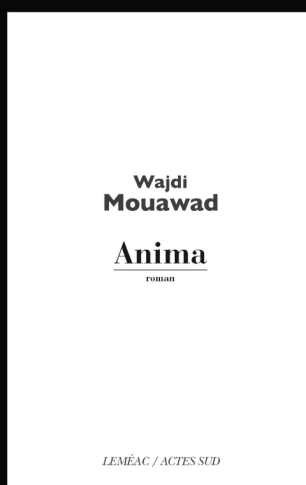


### Hollywood

DE MARC SÉGUIN

« *Hollywood* est un récit passionnant, cruel, mais qui se révèle être une leçon de vie. Lire Marc Séguin, c'est rentrer de plein fouet dans la dure réalité. »

Caroline Le Gal  
Librairie Monet  
2752, rue de Salaberry, Montréal

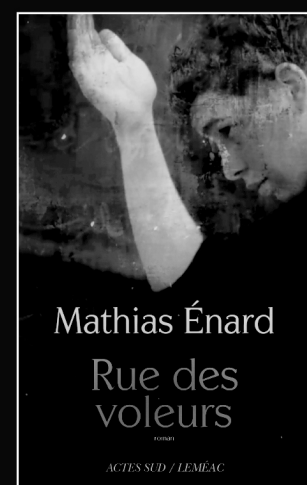


### Anima

DE WAJDI MOUAWAD

« L'auteur a fait le pari risqué de donner la parole à des animaux : pari brillamment tenu ! Un *road novel* dont on ne sort pas indemne et où on retrouve souvent plus d'humanité chez les bêtes que chez les hommes. »

Sylvie Lord  
Librairies Indigo Livres & Musique



### Rue des voleurs

DE MATHIAS ÉNARD

« Du Maroc à l'Espagne, *Rue des voleurs* fait miroiter une liberté qu'il dérobe sans cesse à son narrateur. Un roman dur et brillant. »

Eric Blackburn  
Librairie Le port de tête  
262, avenue du Mont-Royal Est, Montréal